

Catherine Milkovitch-Rioux, Isabella von Treskow

Introduction

Kateb Yacine, dont on commémorait en Algérie et en France, en 2009, les vingt ans de la disparition et le quatre-vingtième anniversaire de la naissance, est incontestablement considéré comme la figure fondatrice de la littérature algérienne de langue française : des journées culturelles à Bejaia et à Paris (Cité nationale de l'histoire de l'immigration et Institut du Monde Arabe), des expositions, projections, montages poétiques, lectures, spectacles dramatiques, des conférences et colloques à Guelma, Tizi Ouzou, Paris, Clermont-Ferrand... démontrent la dynamique actuelle des recherches qui accompagnent, sur les deux rives de la Méditerranée, mais aussi en Allemagne, et encore aux Etats-Unis, la redécouverte d'un immense auteur, flamboyant et marginal.

Marginal comme l'ont été, dans leur ensemble, les auteurs maghrébins de langue française, répertoriés dans le champ des francophonies, et tardivement reconnus en France, souvent méconnus du grand public en Algérie. Marginal, plus fondamentalement, par révolte et engagement, d'abord contre la société coloniale, mais aussi contre toutes les formes de pouvoir qui, dans l'Algérie indépendante, et partout dans le monde, entravent et asservissent l'individu et le peuple. La vie et l'œuvre de Kateb portent haut le flambeau de la rébellion ; et les multiples déplacements qui émaillent son parcours figurent parmi les signes de cette résistance aux servitudes – politiques, spatiales, économiques, culturelles – qui s'imposent à l'individu. On repère dans les textes toutes les variantes d'une écriture de voyageur, de migrant, de nomade, d'errant, une écriture elle-même vouée à l'arrachement fondamental d'une langue héritée, ou conquise, au cœur même de l'expérience coloniale. Au delà de sa configuration politique, voire révolutionnaire, l'itinérance de Kateb est instituée en mode de connaissance, corollaire inextinguible d'une création qui s'adonne au monde, y compris dans une perception linguistique qui est historiquement polyglotte.

Aussi Kateb peut-il se définir, fondamentalement, comme un écrivain « d'ici et d'ailleurs » ; un écrivain migrant qui défriche l'espace de l'écriture algérienne de langue française, ouvre la voie, montre la route, offrant finalement aux générations suivantes l'héritage fabuleux d'une langue réinventée au cœur même de la migration et de la dissidence.

Kateb l'écrivain migrant

Dans l'œuvre de Kateb, la première grande figure de migrant qui nous apparaît est celle évidemment de l'écrivain lui-même, qui projette son ombre dans les tribulations romanesques et dramatiques de ses héros. Sans revenir en détail sur des éléments biographiques, il suffit de rappeler que la migration se mêle à l'écriture comme les deux faces d'un même être-au-monde, comme en témoignent des récits tels que « Nomades en France »¹, publié dans la revue *Esprit* en 1955, où Kateb l'immigré, embauché comme travailleur agricole à Arles, se raconte. À l'instar de ses héros – on pense aux carnets et au journal de Mustapha dans *Nedjma* –, les migrations nourrissent l'écriture dans des notes éparses et des feuillets semés aux quatre vents. On se rappelle également l'évocation des « stations » de cette vie d'écrivain errant dans le prière d'insérer du *Polygone étoilé*, publié en 1966 : « Milan – Tunis – Bruxelles – Hambourg – Bonn – Stockholm – Bruxelles – Milan – Monterosso – Trieste – Zagreb – Tunis – Berlin – Florence ». On se rappelle encore que, de retour dans l'Algérie de 1962-1963, Kateb parcourt Alger, Constantine, Annaba, se heurte, autre voyage, à la bataille des langues, retourne à Paris, part pour l'Allemagne et l'Italie en 1963, puis à Moscou, dans le Caucase en 1964, à Tbilissi², au Tadjikistan, en Allemagne, à Paris, à Alger, dans l'ouest algérien, à Tlemcen, au Sahara, à Moscou, en 1967, à Pékin, Hanoï, puis en 1971, au Liban. Dans la découverte, en particulier, du Vietnam (de nouveau parcouru en 1970-1971), plus encore que la Chine, Kateb retrouve le fil d'une œuvre à écrire, replaçant la figuration du Maghreb dans une perspective mondiale : révolution culturelle, conflit des Noirs américains, rivalités russo-chinoises, guerre du Vietnam, qui donneront lieu en 1970 à *L'homme aux sandales de caoutchouc*, autour de la mémoire de Ho Chi Min ; combat des *fidayyine* palestiniens (auxquels seront consacrées *La Palestine* et *La Palestine trahie*, réactualisée au moment de la bataille de Beyrouth³). Les tribulations s'accompagnent de migrations dans la langue quand, parcourant l'Algérie de l'indépendance et s'adressant au peuple, Kateb écrit en arabe algérien – et fait traduire en tamazight ses pièces de théâtre comme *La Guerre de 2000 ans*. C'est enfin dans un mouvement oscillatoire entre

1 « Nomades en France », in : *Esprit*, 4 (1955), pp. 593-604.

2 Cf. « Visite au pays du jeune Géorgien qui n'aimait pas le sang » et « Le Paradis perdu », in : *Jeune Afrique*, 221 et 222 (28 février 1965, début mars 1965). Toutes ces étapes sont reconstituées par Jacqueline Arnaud : *La littérature maghrébine de langue française*, 2 : *Le cas de Kateb Yacine*. Paris : Publisud, 1986, pp. 114-142.

3 Cf. *La Guerre de 2000 ans*, 1974. *La Palestine trahie* est représentée dès septembre 1976 à Alger jusqu'en 1981.

l'Algérie et la France, alimenté de migrations multiples, que se conçoit et se génère l'œuvre, par les mises en abyme complexes qu'elle établit avec le monde. L'écrivain public se voue, ici et ailleurs, à une exploration sismographique du monde, de ses révolutions, au sens tant politique que dynamique du terme.

Mémoires de Kateb : itinéraires biographiques

Aussi convenait-il ici de témoigner des *directions* – au sens géographique du terme – qui ont orienté la vie de Kateb, qu'elles soient héritées, vécues, ou transmises : à la faveur de la « biographie hétérodoxe » proposée par Benamar Mediene⁴, l'ami et biographe de l'écrivain ; des témoignages inédits de la jeune sœur Fadila Kateb, du fils allemand, Hans Jordan, dont la naissance même porte la migration en héritage ; des réflexions de l'écrivaine et universitaire algérienne Yamilé Ghebalou-Haraoui sur le passage de Kateb à la postérité littéraire⁵ ; de retracer les points cardinaux d'une œuvre dont l'imaginaire renvoie fondamentalement à la géométrie (*Le polygone étoilé*) – le sens, en somme, d'une vie – dont l'expression passe parfois, au gré des témoignages et des recompositions, par la fable et l'imaginaire. Mais n'est-ce pas là aussi le cœur de l'héritage de Kateb que de faire du récit de vie une fable sans cesse réinventée ?

À ces témoignages de migrations entendues à tous ces titres, s'ajoute celui, également inédit, de la présence régulière de Kateb en Auvergne, au moment des vacances, grâce à l'album de photographies et au récit de Paule Giraud, amie, hôtesse et guide touristique de l'écrivain.⁶ La découverte de ce lieu de villégiature auvergnat, jamais mentionné dans les biographies de Kateb, montre à quel point la cartographie des voyages est loin encore d'être exhaustive...

Poétiques de la migration

Cette vocation migrante de l'écrivain se décèle aux origines dans de nombreuses figures de l'œuvre qu'ont interrogées Naget Khadda autour de la geste hilalienne, et Julia Blandfort autour de la figure populaire de J'ha. Les fables de la généalogie et les personnages de la tradition populaire algérienne se combinent avec toutes les figurations de l'exil dont, paradoxalement, les mythes de fondation se nourrissent.

4 Cf. le chapitre « Stations du Poète » dans ce volume.

5 Cf. la partie « Mémoires de Kateb » dans ce volume.

6 Cf. la partie « Kateb Yacine et l'Auvergne. Album de photographies » intégrée dans ce volume. Nous remercions ici Paule Giraud qui a gracieusement mis à notre disposition sa collection personnelle ainsi que Géraldine Debus pour sa précieuse collaboration.

À la lumière de l'étude sur les relations entre nation et migration (Catherine Milkovitch-Rioux), il semble évident que, bien au delà des aspirations nationalistes propres aux moments de la décolonisation, la nation, dans sa fondation, et la migration entretiennent des relations d'une grande complexité, et manifestent une aspiration très forte à l'universel, à ce qui excède les limites du bornage et de la frontière.

La réflexion littéraire sur la migration ne saurait d'autre part se passer d'une étude sur les migrations poétiques et génériques, où il ne s'agit pas seulement d'une acception métaphorique du terme de « migration » : en effet, Kateb a toujours revendiqué le passage des langues, et le dévoiement des formes, comme autant de manifestations d'un itinéraire divergeant, d'une « perception du monde ». « Migration dans la langue », selon Ahmed Gouati, « migration des genres » selon Charles Bonn, « migrations des motifs poétiques », selon Yamilé Ghebalou-Haraoui sont les éléments constitutifs d'un sujet pluriel qui s'inscrivent dans le texte, depuis les premiers poèmes jusqu'à la « poétique nomade » (Ismail Abdoun) du *Polygone étoilé*. Dans cette exploration spatiale, poétique, et sans nul doute temporelle, l'œuvre de Kateb est relue à la lumière des études contemporaines sur la migration et l'exil. Car cette autre dimension de l'écriture de Kateb est bien sa confrontation fructueuse aux théories de la migration, qu'elles soient d'ordre philosophique (la *déterritorialisation* selon Deleuze), sociologique (Bourdieu, et Sayad, *le déracinement et la double absence*), littéraire (*l'écriture migrante* de Simon Harel, la *Poétique de la relation* et le *Traité du Tout-Monde* d'Édouard Glissant).

Postérité de Kateb Yacine

Une autre question de ce propos sur les migrations de Kateb est celle de sa postérité dans la littérature contemporaine de langue française. On sait à quel point *Nedjma* a été considéré comme l'œuvre maghrébine majeure, et l'auteur présenté à de multiples reprises comme le plus grand écrivain d'Afrique du Nord. Depuis *Nedjma*, roman interculturel arabe et européen, c'est la poésie et la complexité des pensées qui ont inspiré d'autres écrivains. De plus, l'importance que Kateb accorde à la politique au sein de la littérature, dans ses textes en prose et ses pièces de théâtre, est reprise et rediscutée ; on s'intéresse à son idée de la politique au sens large, l'idée du développement de la société, y compris la révolution, s'il faut⁷. Dans la littérature algérienne contemporaine, cette postérité apparaît également dans le caractère systématique des références intertextuelles à l'œuvre de Kateb. Le registre

7 Pour le regard de la critique littéraire sur l'« écrivain révolutionnaire », voir Abdelkebir Khatibi : *Le roman maghrébin*. Essai. Rabat : SMER, 1979.

de l'allusion est souvent convoqué ; parfois, il suffit de la simple mention de son nom pour qu'on comprenne une situation, par exemple quand le narrateur du *Complexe de Mohamed* de Karim Sarroub, paru en 2008, déclare lors d'une visite en Algérie que des pièces de Kateb Yacine sont « à l'affiche » dans la ville et n'en dit rien de plus. Le lecteur comprend : voilà que la société change, le nom Kateb Yacine indique les signes du progrès et de l'aspiration sociale à l'autoréflexion.

L'œuvre de Kateb est devenue la référence par son caractère énigmatique, certes, mais également grâce à l'ouverture sémantique qui transpose l'effet interculturel et migratoire en effet poétique. L'ouverture, la manière de planer entre les continents, les cultures, les langues sont une migration du sens et des repères identitaires mise en œuvre. D'autres auteurs littéraires, qui sont toujours aussi ses lecteurs, les spectateurs de ses pièces de théâtre en ressentent profondément les effets, comme l'exprime l'homme de lettres Waciny Laredj : « Si Kateb Yacine fut un combattant de la liberté, s'il a accompli un acte politique en s'impliquant directement dans le magma complexe de la vie, dans son œuvre il nous apparaît d'abord et avant tout comme l'artiste qui refuse non seulement de reproduire le discours dominant, mais qui le harcèle pour faire advenir une parole capable de briser toutes les digues idéologiques. »⁸

Mais la complexité de l'œuvre, le caractère subversif et l'indocilité de l'homme ont aussi suscité des difficultés de réception, tant en France qu'en Algérie⁹. Si Kateb Yacine a agi tant sur l'imaginaire et la poétique des écrivains de son temps et de la postérité, il ne faut pas penser cette postérité comme simple continuité. Charles Bonn a mis l'accent sur les différents modes de tradition, dont la caution du texte par la figure paternelle-symbolique de l'auteur « national » Kateb Yacine ne sert souvent qu'à dédouaner l'œuvre des risques encourus par l'écrivain¹⁰. Cependant, ce qui importe en définitive est bien le dialogue ouvert, le travail intertextuel productif mené par des écrivaines et écrivains qui comprennent l'écriture katébienne comme une incitation à effectuer leurs propres recherches sur les problèmes de la confrontation des cultures, de la nationalité, de la recherche des origines et du départ vers de nouveaux horizons.

8 Waciny Laredj : « Le mythe de Kateb Yacine dans l'imaginaire "arabophone" », in : *Europe*, 76, 828 (1998), p. 198.

9 Cf. les remarques de Naget Khadda, Marie-Pierre Fernandes et Charles Bonn dans le numéro de la revue *Europe* consacré à Kateb Yacine (76, 828 (1998)).

10 Cf. Charles Bonn : « Kateb le fondateur, ou le désordre fertile », in : *Europe*, 76, 828 (1998), p. 110.

Écritures migrantes

Parmi ces écrivains de la migration algérienne, il est possible de distinguer trois groupes, chaque groupe faisant preuve, *cum grano salis*, d'une certaine perspective sur l'Algérie, sur la France et l'Europe, sur la migration et les questions d'identité et de pluriculturalisme, ce qui implique également pour chacun d'entre eux un mode de référence spécifique à Kateb Yacine.

En premier lieu, comme écrivains du même horizon et en partie comme « successeurs » de Kateb Yacine peuvent figurer des auteurs comme Rachid Boudjedra, Leïla Sebbar, Abdelkebir Khatibi, Assia Djebar et Nabile Farès. Le groupe ainsi esquissé est le groupe des auteur-e-s qui écrivent dans une perspective postcoloniale et qui ont une vision aiguë de toute la problématique de l'entre-deux-cultures, la première génération des auteurs maghrébins de langue française. C'est aussi le cas d'Abdelwahab Meddeb, romancier, poète, écrivain du théâtre et sociologue, et de Boualem Sansal. Il s'agit d'auteurs très connus, presque canonisés de la littérature maghrébine de langue française, dont plusieurs ne se vouent pas seulement à une vie d'écrivain, mais ont ou ont eu des fonctions à l'université, comme historiens, ont travaillé pour l'Etat ou dans l'administration plus généralement parlant, ou comme politiciens par exemple. Pour ces auteurs, l'héritage de Kateb Yacine consiste aussi en l'encouragement poétique : la préférence pour l'écriture en mosaïque a pu donner l'exemple non seulement de la manipulation de genres, de leur mélange ou de la fragmentation de l'œuvre close et de la mise en question de la notion d'œuvre classique européenne, mais elle a aussi donné l'exemple des possibilités de la libération artistique, littéraire, poétique – la parenté, parfois problématique, pouvant dès lors s'apparenter à une forme de filiation. Ces auteurs thématisent aussi la représentation de l'entre-deux-cultures, où l'on peut rencontrer la douleur de la distance du pays d'origine.

Reprenons les cas de Boualem Sansal et d'Assia Djebar. Sansal, lauréat du Prix de la paix des libraires allemands en 2011, jusqu'en 2003 haut fonctionnaire au ministère de l'Industrie à Alger, perdait son poste suite à ses propos critiques, mais reste fidèle à son Algérie natale, malgré la censure, malgré des interdictions. Sansal partage avec Kateb l'esprit de rébellion, l'avidité intellectuelle et la curiosité culturelle. Les questions du rapport entre peuple et gouvernement, groupes sociaux et hiérarchies de pouvoir, souveraineté populaire et développements modernes sont au centre des réflexions des deux auteurs. Sansal se réfère à Kateb pour ce qui est de la polémique politique, Kateb semble être son garant concernant la nécessité d'une permanence de l'engagement politique sans que Sansal se ressente, pour autant, comme écrivain

subversif.¹¹ Toujours est-il que la provocation du gouvernement actuel est tout à fait autre chose que la rébellion contre un gouvernement colonial. Sansal est obligé de lancer ses appels de l'intérieur du pays, de compatriote à compatriotes, même s'il se sert de la langue française. Cependant, les frontières du pays ne constituent pas les frontières de la pensée de Sansal : Quand il dit d'avoir « la tête libre de vagabonder »¹², c'est pour se permettre de critiquer non simplement la politique algérienne, mais aussi bien celle de la France ou des Etats-Unis. Or, Marina O. Hertrampf montre plus en détail comment son interprétation personnelle de l'engagement le conduit à « la recherche d'une littérature d'errance ».¹³ L'errance et l'erratique s'entrelacent et s'avèrent des éléments de transition de Kateb à Sansal, y compris celui de la mise en question des historiographies diverses du pays et de ses habitants, par ex. dans *Poste restante : Alger* (2006) ou *Petit éloge de la mémoire* (2007). Transculturalité, hybridité, universalité – voilà le chemin que prennent les formes et les fonctions de l'œuvre katébiennne dans les textes de cet auteur éminemment contemporain.

Assia Djébar, dont la disparition en 2015 a suscité de nombreuses manifestations d'hommage, et l'organisation de colloques dans le monde universitaire, est certainement l'écrivaine ayant abordé le problème de l'Histoire algérienne avec la plus grande de reconnaissance publique parmi les auteurs algériens. On n'a qu'à se rappeler *L'amour, la fantasia* (1985) qui lui a donné tant de notoriété. Tout au contraire de Sansal, ses textes visent moins l'universel (à part peut-être la question de l'égalité des sexes) que les problèmes spécifiques, et Claudia Gronemann met en avant à quel point elle tient à mettre la migration au centre de l'écriture, à la sortir du réduit latéral qu'elle occupe ordinairement dans la pensée traditionnelle, surtout européenne-occidentale. Assia Djébar, dont on sait qu'elle s'intéressait particulièrement aux interférences culturelles et à la condition féminine, reprend l'idée de la migration dans sa dimension sociologique, sociohistorique, linguistique, culturelle et métaphorique, sans parler du côté biographique de migration personnelle qu'elle partage avec Kateb Yacine. Différentes époques, différents intérêts, différents contraintes, différents espaces : Assia Djébar a vécu en Algérie, en France, en Tunisie, au Maroc, en Italie, aux Etats-Unis. Dans l'approche de son œuvre, Claudia Gronemann souligne l'importance de l'émancipation de l'analyse littéraire du concept sociologique de la migration et de la révision du concept d'auteur de migration relié à l'expérience de celle-ci. Elle démontre combien « l'écriture de migration » de Djébar est marquée par

11 Boualem Sansal : *Poste restante : Alger*. Paris : Gallimard, 2006, p. 34.

12 *Ibid.*

13 Cf. par exemple Boualem Sansal : *Harraga*. Paris : Gallimard, 2005. Voir l'article de Marina Ortrud M. Hertrampf dans ce volume.

une « métaphore spatiale ». Selon son analyse, basée entre autres sur la théorie postcoloniale, Assia Djebar « désessentialise » et amplifie l'idée de la migration. En effet, elle change de voix, de narrations, de codes en se réappropriant la tradition (au sens propre du terme). Ce n'est plus, pour Assia Djebar, l'espace géographique qui acquiert le statut de « véritable territoire »,¹⁴ mais l'écriture, comme elle le dit dans *Ces voix qui m'assiègent* (1999). Se référant explicitement à Kateb Yacine – Assia Djebar intitule une intervention dans la *Quinzaine littéraire* en 1985 « Du français comme butin » –, reprenant la fameuse formule de la « langue française comme butin de guerre », l'auteure continue le débat autour des langues et discute leurs rapports à la réalité de l'imaginaire qui vont bien au-delà des concepts clos de langage, de la biographie et du genre.

Qui a lu *Ces voix qui m'assiègent* a pu voir dans quelle mesure Assia Djebar subvertit l'idée de la migration (non-nomade) d'habitude plutôt négative puisqu'elle rappelle le sens imminent du pèlerinage pour l'islam.¹⁵ Certes, le pèlerinage n'est pas un vagabondage, la migration n'est pas, dans la plupart des cas algériens, un déplacement volontaire, le *hadj* n'est pas un voyage touristique. Il est d'autant plus notable qu'Assia Djebar relie le terme de « migrante » à la femme dans le monde islamique, par le biais de la considération de sa condition de vie, de personne « passagère ».¹⁶ Ce sont ces réflexions qui prolongent les inclinaisons et fractures imposées par Kateb aux formes et motifs culturels, qui vont finalement dans le sens katébien de la liberté de pensée.

Le second groupe est constitué par les enfants d'immigrés en France, qui abordent l'Algérie comme pays de leurs pères et mères. Il est question dès lors de la mobilité dans l'autre sens, de la France en Algérie, mais aussi d'un mouvement oscillant entre recherche de proximité et répulsion. Si les liens avec l'œuvre de Kateb y apparaissent comme moins systématiques, toutefois, on peut retenir que l'Algérie redevient le sujet principal, que l'amour du pays fait preuve d'une postérité qui doit beaucoup à Kateb Yacine et s'est émancipée de lui en même temps qu'elle est devenue adulte. La lutte pour une Algérie décolonisée s'est muée en redécouverte de l'Algérie des racines. Ces textes sont souvent de caractère autobiographique, mais le genre indiqué est le « roman », et la littérature de migration est souvent comprise comme source d'information sur les auteurs, comme si cette littérature, plus que tout autre, était le miroir de la vérité biographique!¹⁷ Parmi eux

14 Assia Djebar : *Ces voix qui m'assiègent ... en marge de ma francophonie*. Paris : Albin Michel, 1999, p. 44.

15 *Ibid.*, pp. 49 sq.

16 *Ibid.*, p. 49.

17 Cf. Leslie Adelson : « Against between – Ein Manifest gegen das Dazwischen », in : *Literatur und Migration*, éd. par Heinz Ludwig Arnold (Text + Kritik, vol. IX/2006).

figure Mehdi Charef, auteur du *Thé au Harem d'Archi Ahmed* (1983), qui, dans les écrits des dernières années, met en avant la valorisation du pays des parents et de la famille, de l'Algérie donc, ainsi que sa sensibilité à l'égard de la femme (mère, membre de la famille, être désiré), la guerre et la violence. Ainsi, dans *À bras-le-cœur* – le double sens devient typique pour les titres de ces auteurs –, texte autobiographique de Mehdi Charef de 2006, non seulement l'Algérie est pour la première fois au centre d'un de ses récits, mais aussi la question de l'origine physique, des sensations de l'enfant nouveau-né, et les femmes. Azouz Begag n'est pas seulement romancier, mais a travaillé sur la question de la migration et de l'immigration. *La ville des autres - La famille immigrée et l'espace urbain* (1991) traite la mobilité en tant que signature de la modernité, la violence, l'injustice sociale en France. Dans *Le marteau pique-cœur*, roman de 2004, le narrateur parle de l'éloignement du groupe des immigrés en France (son *peer group*), de la perte d'appartenance sociale de la question de la nationalité, à partir d'un voyage du narrateur en Algérie, un voyage de désillusion : le narrateur, qui n'a pas gardé son passeport algérien, est par conséquence touriste ; pire encore, ses parents, émigrés du pays, le sont aussi, ce qui leur vaut la méprise des fonctionnaires d'Etat.¹⁸ L'Algérie, pays des « racines »¹⁹, est considérée comme pays « doux-amer »²⁰. À l'instar de l'œuvre katébiennne, *Le marteau pique-cœur* évoque le passé de la colonisation et le personnage de Naéma, n'est pas sans rappeler l'héroïne de Mohammed Dib (*Naema disparue*) et constitue une refiguration de Nedjma. L'ironie ambiguë katébiennne s'y retrouve en filigrane, quand les forces de l'ordre sont dénoncées et caractérisées comme Monsieur Ricard dans *Nedjma* : « Le policier l'avait finalement bloqué d'un geste brutal de la main, digne d'un colon porteur de fouet ».²¹ La situation se détend quand le policier est remplacé par un autre originaire de Sétif, comme la famille. En effet, les villages, lieu « de naissance », se trouvent à une cinquantaine de kilomètres de distance, on est donc voisin, on vient de la même « tribu » !²² Voilà l'obsession de l'origine, de la naissance, de la vraie appartenance tournée en ridicule. Finalement, le ton devient ironique, amusé et pathétique à la fois, il est question du

Munich : édition text + kritik, 2006, pp. 36-46. (L'original a été publié en 2001 sous le titre « Against between - A Manifesto »).

18 Azouz Begag : *Le marteau pique-cœur*. Paris : Seuil, 2004, p. 79, cf. pp. 91 sq.

19 *Ibid.*, p. 157.

20 *Ibid.*, p. 149.

21 *Ibid.*, p. 146.

22 *Ibid.*, p. 148.

« village de mes gènes »²³, le personnage affirme n'avoir « plus d'origine ».²⁴ Le paysage est représenté comme seule repère positif : les Hauts plateaux, les alentours de Djemila²⁵. Le désir d'être reconnu par « son » pays comme « écrivain algérien » échoue. C'est une question chère à Kateb Yacine que celle de savoir si le lieu de l'origine serait bien le lieu de l'authenticité. Elle apparaît dans beaucoup de nouveaux textes de la littérature beur retraçant les chemins entre la France et l'Algérie, l'Algérie et la France comme le démontre Adelheid Schumann dans ce volume, comme ceux par exemple d'Azouz Begag, de Dalila Kerchouche et surtout de Leyla Tatzber (*Tache de beur* de 2008).

Le troisième groupe est constitué par la littérature pied-noir. « Une étoile pour guider nos pas »²⁶ : avec ces mots, Marie-Pierre Fernandes fait référence à Nedjma après sa mort, comme un signe de la générosité de Kateb Yacine et de l'ouverture de son œuvre devenue un point universel de référence. L'auteure présentée ici, Hélène Cixous, est universitaire et écrivaine, connue avant tout pour ses écrits féministes depuis les années 1980. Isabella von Treskow pose la question du dialogue implicite sur la question de l'identité, abordée par Kateb Yacine, affrontée à travers la représentation de son enfance et sa jeunesse en Algérie, ses voyages et déplacements, présente jusque dans la structure des mots des récits autofictionnels. Il est curieux d'ailleurs de constater que cette littérature, la littérature pied-noir, est difficilement conçue comme algérienne. Qui qualifierait Albert Camus, Marie Cardinal ou justement Hélène Cixous d'écrivains algériens ? Que dire de ceux qui, comme Jacques Derrida et par la suite Hélène Cixous, parlent de « nostalgéria » ? À qui appartient le sol, le territoire, le pays, l'idée du pays si quelqu'un comme Kateb Yacine, tout rebelle contre le gouvernement français qu'il était, dénonce la manière de se défendre des tribus, dans *Nedjma*, et met radicalement en crise tout système de pensée dichotomique ou unifiant ?

Dans les rapprochements intertextuels que file la référence à Kateb Yacine autour de la question de la migration, il faut se garder des généralisations, tant on sait que chaque écrivain engendre un univers de représentations spécifiques et de vues individuelles qui ne saurait se résumer à une référence universalisante aux « écritures migrantes ».

23 *Ibid.*, p. 161.

24 *Ibid.*, p. 171.

25 *Ibid.*, p. 227.

26 C'est le titre de sa contribution dans *Europe*, 76, 828 (1998), p. 28.

Bibliographie

1. Ouvrages littéraires

- BEGAG, AZOUZ : *Le marteau pique-cœur*. Paris : Seuil, 2004.
- CHAREF, Mehdi : *Le thé au harem d'Archi Ahmed*. Paris : Mercure de France, 1983.
- CHAREF, Mehdi : *À bras-le-cœur*. Paris : Mercure de France, 2006.
- DIB, Mohammed : *Le talisman. Nouvelles*. Arles, Bruxelles : Actes Sud, Labor, Le-méac, 1997.
- DJEBAR, Assia : *L'amour, la fantasia* Paris : Albin Michel, 1985.
- DJEBAR, Assia : *Ces voix qui m'assiègent ... en marge de ma francophonie*. Paris : Albin Michel, 1999.
- KATEB YACINE : *L'homme aux sandales de caoutchouc*. Théâtre. Paris : Seuil, 1970.
- KATEB YACINE : *La Guerre de 2 000 ans ou Le roi de l'Ouest* (1974), in : *Boucherie de l'espérance*. Textes établis par Zebeida CHERGUI. Paris : Seuil, 1999, pp. 371-452.
- KATEB YACINE : *Boucherie de l'espérance ou Palestine trahie* (1976), in : *Boucherie de l'espérance*, Textes établis par Zebeida CHERGUI. Paris : Seuil, 1999, pp. 41-203.
- KERCHOUCHE, Dalila : *Mon père, ce harki*. Paris : Seuil, 2003.
- SANSAL, Boualem : *Poste restante : Alger*. Paris : Gallimard, 2006.
- SANSAL, Boualem : *Harraga*. Paris : Gallimard, 2005.
- TATZBER, Leyla : *Tache de beur*. Paris : L'Hébe, 2008.

2. Théorie et critique littéraire

- ADELSON, Leslie : « Against between - Ein Manifest gegen das Dazwischen », in : *Literatur und Migration*, éd. par Heinz Ludwig ARNOLD. Munich : edition text + kritik, 2006, coll. « Text + Kritik, vol. IX/2006 », pp. 36-46.
- ARNAUD, Jacqueline : *La littérature maghrébine de langue française, 2: Le cas de Kateb Yacine*. Paris : Publisud, 1986.
- BEGAG, AZOUZ : *La ville des autres - La famille immigrée et l'espace urbain*. Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 1991.
- BONN, Charles : « Kateb le fondateur, ou le désordre fertile », in : *Europe*, 76, 828 (1998), pp. 110-121.
- BOURDIEU, Pierre, SAYAD, Abdelmalek : *Le déracinement. La crise de l'agriculture traditionnelle en Algérie*. Paris : Minuit, 1980.
- FERNANDES, Marie-Pierre : « Une étoile pour guider nos pas », in : *Europe*, 76, 828 (1998), pp. 28-35.

- GLISSANT, Édouard : *Poétique de la relation*. Paris : Gallimard, 1990.
- GLISSANT, Édouard : *Traité du Tout-Monde*. Paris : Gallimard, 1997.
- HAREL, Simon : *Les passages obligés de l'écriture migrante*. Montréal : XYZ, 2005.
- KATEB YACINE : « Nomades en France », in : *Esprit*, 4 (1955), pp. 593-604.
- KATEB YACINE : « Visite au pays du jeune Géorgien qui n'aimait pas le sang », in : *Jeune Afrique*, 221 et 222 (28 février 1965, début mars 1965). Cité par Jacqueline ARNAUD : *La littérature maghrébine de langue française*, 2, p. 131, n. 70.
- KATEB YACINE : « Le Paradis perdu », in : *Jeune Afrique*, 221 et 222 (28 février 1965, début mars 1965). Cité par Jacqueline ARNAUD : *La littérature maghrébine de langue française*, 2, p. 131 n. 70.
- KHATIBI, Abdelkebir : *Le roman maghrébin*. Essai. Rabat : SMER, 1979.
- KHADDA, Naget : « Le kaléidoscope du vagabond », in : « Kateb Yacine ». *Europe*, 76, 828 (1998), pp. 3-8.
- LAREDJ, Waciny : « Le mythe de Kateb Yacine dans l'imaginaire "arabophone" », in : *Europe*, 76, 828 (1998), pp. 198-205.
- SAYAD, Abdelmalek : *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*. Paris : Seuil, 1999.